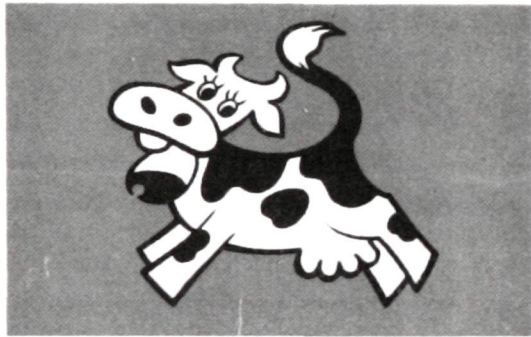


COURTOISIE: M. VICTOR CHARBONNEAU



Spontanément, à la suite de l'insulte du sénateur Hébert, plusieurs femmes ont porté cet autocollant, en guise de solidarité...

À l'adolescence, afin d'améliorer son anglais, elle plonge dans des classiques comme Shakespeare, Milton et Poe, les pastichant allègrement dans de petits contes et nouvelles qu'elle écrit «à la manière de...»

LES NOIRS-ES

C'est aussi l'époque où les Haïtiens-nes commencent à s'établir dans le quartier Saint-Michel, où ils forment aujourd'hui une communauté en pleine expansion. «Les Haïtiens ont beaucoup souffert», dit-elle. «La seule chose qui unissait alors les Italiens et les Canadiens français, c'était qu'ils ne voulaient rien savoir des Noirs». Le jour où une première Haïtienne se pointe dans sa classe, tout le monde l'ignore. La petite Josée, que révolte déjà l'injustice, fait le premier pas. Comme sa jeune camarade a de la difficulté dans son cours d'anglais, elle propose de l'aider et l'amène chez elle, indifférente aux regards désapprobateurs des voisins-es. «Ce n'était pas facile car personne ne m'encourageait, sauf ma mère.»

Sa mère, elle en garde un souvenir ému et plein de tendresse. Décédée en 1995, elle fut serveuse dans de petits *snack bars* de la métropole, ayant parfois l'occasion de servir le magnat Sam Steinberg. «Pour maman, c'était l'homme le plus doux et le plus poli de la terre. Chez nous, c'était interdit de dire quoi que ce soit contre les Juifs.»



LES FORCES D'ATTRACTION

Dorénavant, la jeune fille, qui entreprend des études au cégep Ahuntsic puis un Baccalauréat en Histoire à McGill et ensuite à l'UQAM, ne s'identifiera plus que comme Québécoise. C'est un peu par hasard, alors qu'elle termine ses sciences politiques à l'UQAM, qu'elle choisit de faire porter un travail de fin de session sur la communauté anglo-québécoise. Jusque-là, l'étudiante s'était surtout intéressée aux relations entre la majorité russophone et les diverses minorités qui composaient ce qu'était alors l'URSS.

Étrangement, personne n'avait ainsi examiné le leadership de la communauté anglophone du Québec. La première, Josée Legault dévoile que la lutte des Anglo-Québécois-es en faveur de soi-disant droits individuels cache en fait un combat pour des droits collectifs. Et que cette communauté, qui rejette l'idée d'être minoritaire au Québec, tente ainsi de conserver ou de reconquérir des privilèges hérités de la Conquête. «On oublie souvent que nous sommes dans une situation unique de compétition linguistique en Amérique du Nord», ajoute Josée Legault. «Les Anglo-Québécois parlent la langue qui a la force d'attraction la plus puissante dans l'histoire du monde.» La politologue peste aussi contre une certaine rectitude politique qui, au Québec, prétend que le français et l'anglais peuvent se développer de façon concomitante. «Ce qui est impossible, car on est en lutte démographique, surtout sur l'île de Montréal», explique-t-elle.

Sa thèse, publiée chez Boréal sous le titre *L'invention d'une minorité*, en 1992, a suscité des réactions passionnées dans la presse anglophone, le *columnist* William Johnson qualifiant même l'ouvrage de «littérature haineuse», rien de moins. «On m'a accusée, moi, d'être anglophobe», s'indigne-t-elle. «Pour ces gens, critiquer le leadership anglophone est un signe d'anglophobie. Mais critiquer le leadership francophone, ce n'est pas de la francophobie!»

Malgré tout, l'ouvrage lui mérite l'estime de certains Anglo-Québécois-es. D'objet d'étude au départ, plusieurs des leaders de la communauté

La première, Josée Legault dévoile que la lutte des Anglo-Québécois-es en faveur de soi-disant droits individuels cache en fait un combat pour des droits collectifs.